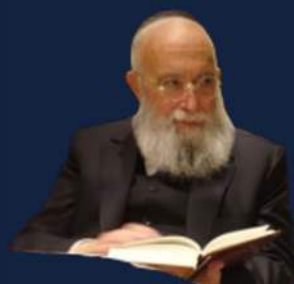


LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

SOUCCOT

8 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Huit questions tirées des cours du Rav Raphaël Benizri sur Souccot : la fête de la joie et de l'universel, et la cabane de paix qui prolonge Kippour jusqu'à Hochana Rabba — pourquoi l'on sort de sa maison pour une cabane, pourquoi l'on offre soixante-dix sacrifices, et pourquoi la joie n'est nommée qu'ici.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Souccot

-
- 01** Pourquoi les fêtes juives sont-elles au pluriel ?
 - 02** On a décroché le ticket — pourquoi attendre encore ?
 - 03** Soixante-dix sacrifices pour soixante-dix nations
 - 04** Une cabane qui habille, comme une femme habille son mari
 - 05** Pourquoi verser de l'eau sur l'autel ?
 - 06** Pourquoi « la cabane de David » et non « la maison de David » ?
 - 07** « Les cabanes, ce n'est plus rien »
 - 08** Pourquoi Sarah s'appelait-elle aussi Yisca ?
-

SUJET 01

Pourquoi les fêtes juives sont-elles au pluriel ?



PRÉSENTATION

Chavouot est un pluriel. Souccot est un pluriel. Kippourim est un pluriel. Mais Pessah est un singulier, et Hanouka aussi. Roch Hachana également.

LA QUESTION

Qu'est-ce qui, dans la liberté et dans l'éducation, exige le singulier là où le reste des fêtes parle au pluriel ?

LA RÉPONSE

Michlé, les Proverbes du roi Chelomo : « Hanokh lanaar al pi darko » — éduquer l'enfant selon sa voie.

S'agissant de la liberté, il n'y a pas de liberté collective : chacun prend sur lui-même de se libérer, de s'arracher à son conditionnement, tant extérieur qu'intérieur. C'est Pessah, et c'est un singulier. Hanouka, c'est l'éducation, qui est le fondement même du judaïsme : et là, le tort que l'on a est toujours de réduire l'enseignement à un collectif. Un enseignement idéal demande un maître pour un élève, comme un précepteur chargé d'un seul enfant, parce que toutes les sensibilités ne sont pas les mêmes, ni toutes les capacités. C'est ce que recommande le roi Chelomo : éduquer l'enfant selon sa voie, c'est la meilleure façon de réussir l'éducation. De personne à personne.

À Roch Hachana aussi, chacun est jugé individuellement, ou se juge individuellement : il y a une implication de soi dans la conception de sa propre vie, dans la détermination de son commencement et de ses objectifs. Mais dès qu'il s'agit de notre engagement dans la voie de la Torah, c'est tout le peuple comme un seul homme, avec un seul cœur, une seule volonté. La Torah est le ciment de base : si vous l'enlevez, il ne reste plus rien qui puisse faire l'unité du peuple juif — cette unité qui répond, à son niveau, à l'unité proclamée du Créateur : Tu es un, Ton nom est un, et Ton peuple aussi est un.

CONCLUSION DU RAV

Ce qui se conquiert seul se dit au singulier ; ce qui ne tient qu'ensemble se dit au pluriel.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous éduquons nos enfants en bloc, avec les mêmes mots et les mêmes exigences pour tous. Que chacun dise ici la « voie » propre de l'un de ses enfants — celle qui n'est celle d'aucun autre. Et demandons-nous : à qui, à notre table, parlons-nous au pluriel alors qu'il faudrait lui parler au singulier ?

On a décroché le ticket — pourquoi attendre encore ?



PRÉSENTATION

À Kippour, toutes les tendances se retrouvent dans une même synagogue, avec le même livre de prières, le même service, les mêmes aspirations. Le jour s'achève sur une inscription pour la vie. Et pourtant, jusqu'à Hochana Rabba, nous continuons de réclamer la pitka tava, le bon ticket.

LA QUESTION

Si le jugement est scellé à Kippour, pourquoi le peuple traîne-t-il encore jusqu'au dernier jour de Souccot pour réclamer son ticket ?

LA RÉPONSE

La prière du soir : la bénédiction d'Achkivénou, ajoutée par les hommes de la Grande Assemblée, et sa conclusion « Haporess soukkat chalom aleinou ».

Nous craignons que le jour de Kippour n'ait été qu'une élévation d'âme dans un état de conditionnement spirituel — et qu'à la sortie de Kippour, déjà, elle soit passée. Nous avons pris des engagements, mais nous n'avons pas encore prouvé que nous saurions les conserver. Car il y a dans la prière deux choses distinctes : une gueoula, une libération, et une chemira, une conservation. Rien ne sert d'atteindre un état si l'on ne sait pas s'y maintenir.

C'est ce que dit la structure de la prière. Autour du Chéma, le matin, il y a trois bénédictions : la première universelle, hommage au D' de la création ; la deuxième pour le choix d'Israël au sein de l'humanité ; la troisième pour la libération d'Israël. Le soir, il y en a une de plus : Achkivénou, où nous demandons d'être épargnés de toute misère et assurés d'une protection, et qui se conclut par Celui qui garde Israël. Or nos sages se sont demandé pourquoi cette quatrième bénédiction a été ajoutée, alors qu'en principe rien ne doit s'interposer entre la bénédiction de la délivrance et la Amida. Ils ont répondu qu'elle est gueoula arikhta, une délivrance prolongée : la protection n'est pas une interruption de la délivrance, elle en fait partie.

Et l'on en a besoin la nuit. Le jour, nous sommes conscients du miracle permanent de l'existence de ce peuple : comment une si petite nation peut-elle tenir tête à soixante-dix ? Mais la nuit, lorsque nous affrontons les démons et les pires persécutions, notre point d'appui est autre : le matin c'est emet, vérité intangible, déjà vérifiée ; le soir, c'est une vérité qui tient surtout à la foi en un avenir. Et la bénédiction se conclut par : Celui qui étend sur nous sa cabane de paix.

CONCLUSION DU RAV

Une libération sans conservation n'est qu'un beau souvenir.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous savons tous ce que nous nous sommes promis il y a dix jours. Que chacun dise ce qu'il a déjà laissé retomber depuis la sortie de Kippour. Puis demandons-nous : quelle chemira, quelle garde concrète, faudrait-il mettre en place pour que la décision tienne jusqu'à l'an prochain ?

Soixante-dix sacrifices pour soixante-dix nations



PRÉSENTATION

Pendant les jours de Souccot, le peuple juif offre soixante-dix sacrifices au nom des soixante-dix nations qui composent l'humanité. Et il est dit qu'à l'avenir, toutes les nations seront tenues de célébrer une seule fête : ni Pessah, ni Chavouot, mais Souccot.

LA QUESTION

Pourquoi Souccot — et pourquoi le chiffre soixante-dix, jusque dans la composition du grand tribunal ?

LA RÉPONSE

Les soixante-dix sacrifices de Souccot pour les soixante-dix nations ; les soixante-dix membres du grand tribunal.

Pourquoi soixante-dix ? Parce que l'homme, ce microcosme, est structuré selon des attributs, et que ces modèles d'existence sont insérés dans une structure de dix échelons : quand on insère le sept dans le dix, on obtient ces soixante-dix échantillons de l'humanité. Ils sont là pour juger de notre évolution — et c'est pourquoi le grand tribunal lui-même doit compter soixante-dix membres, représentant ces sensibilités qui existent à travers les nations et qui sont toutes comprises dans la cellule du peuple juif.

C'est la fête de l'universel. Une cause qui se limiterait au petit moi, à ma petite famille, à ma nation, ne serait pas une cause. Et si toutes les nations sont tenues de célébrer Souccot et non les autres fêtes, c'est parce que Souccot est celle qui est à leur portée : ce qu'elles cherchent, c'est cette joie de vivre, cette complémentarité de la vie. À l'avenir, les nations se présenteront en disant : nous aussi nous portons l'amour de l'humanité, nous avons des philosophies au service de l'homme, nous aussi nous avons nos souccot. Mais quand il s'agit de mettre ces philosophies en exécution, et que leurs intérêts immédiats entrent en jeu, nous constatons leur faillite. Le peuple juif, lui, a conservé tant bien que mal ses valeurs, et il les restitue.

Et c'est bien ce que représente le rituel de l'autel, autour duquel on faisait autrefois les hakafot, comme nous les faisons aujourd'hui autour de la Torah faute de sanctuaire : on y associe le minéral — l'eau, la cendre, la pierre —, le végétal — la farine, l'huile —, l'animal, et enfin l'homme doué de parole, qui donne un sens à tout cela et s'en alimente en vue de servir un idéal de vie.

CONCLUSION DU RAV

Nous pouvons être la halla de l'humanité — mais la halla n'est bénie que si elle continue à consacrer le reste de la pâte.

LEÇON POUR LA TABLE

Une table où l'on ne parle que de soi, de sa famille et des siens a déjà manqué Souccot. De quelle part du monde, cette année, nous sommes-nous déclarés non responsables ? Et qui, hors de notre cercle, devrions-nous inviter avant la fin de la fête ?

Une cabane qui habille, comme une femme habille son mari



PRÉSENTATION

Nos sages relèvent deux mitsvot dans lesquelles l'homme entre tout entier, et qui s'entourent de lui : le bain rituel, propre au féminin plus qu'au masculin, et la soucca, propre au masculin plus qu'au féminin. Le soir de la houppa, la mariée fait des cercles autour de son mari.

LA QUESTION

Pourquoi le féminin est-il dispensé de la mitsva de la soucca — et qu'est-ce que cette dispense dit de la soucca elle-même ?

LA RÉPONSE

Les hakafot de la mariée autour de son mari sous la houppa ; les deux mitsvot où l'homme s'immerge : le bain rituel et la soucca.

Ma véritable maison n'est pas celle que j'habite à perpétuité, celle pour laquelle je m'endette toute ma vie afin de m'offrir le meilleur confort. Ma véritable maison, c'est ma soucca : celle qui est au seuil de ma maison, sur le toit, au balcon. Elle jouxte ma maison, elle est vulnérable, fragile à l'extérieur mais combien solide à l'intérieur. Elle m'entoure, elle m'habille, comme une femme habille son mari. Car le féminin est la muraille de l'homme — c'est le sens de ces cercles faits sous la houppa — et la soucca est de même nature. L'intériorité de cette soucca, c'est le féminin : voilà pourquoi le féminin en est dispensé. Ce n'est pas une exclusion, c'est une reconnaissance.

Et cette cabane nous met dans une position étrange. À Souccot, nous sommes à la fois dans le arai, l'éphémère, et dans le keva, le fixe : fais de ta soucca un fixe et de ta maison un provisoire. Le fixe devient l'éphémère et l'éphémère devient ce dans quoi on s'installe. C'est vrai dans l'espace, et c'est vrai dans le temps : tout le mois de Tichri est une bulle de temps, semblable à bein hachemachot, ce déclin du jour entre le soir et la nuit tombante, dont on ne sait s'il relève du jour passé ou du jour à venir. Il est sur la balance des deux.

Il en va de même dans l'humain : nous partageons nos années avec les grands-parents, le passé, et avec les petits-enfants, l'avenir, et nos propres années — celles qui n'empiètent ni sur le passé de nos parents ni sur l'avenir de nos enfants — sont ce présent furtif, sans consistance réelle, au croisement du passé et de l'avenir. Mais c'est là que je me situe, et c'est là mon puits de joie.

CONCLUSION DU RAV

Sortir de sa maison, ce n'est pas se priver d'un toit : c'est découvrir lequel des deux toits nous protégeait vraiment.

LEÇON POUR LA TABLE

La soucca est fragile dehors et solide dedans ; nos maisons sont souvent l'inverse. Qu'avons-nous solidifié à l'extérieur cette année, et qu'avons-nous laissé s'effriter au-dedans ? Et si nous devons choisir une seule chose à renforcer dans la maison, laquelle chacun nommerait-il ?

Pourquoi verser de l'eau sur l'autel ?



PRÉSENTATION

Sur l'autel, avec le sacrifice quotidien, on versait du vin. À Souccot, et à Souccot seulement, on versait de l'eau. On descendait vers la source, on puisait, on remontait en chantant et en sonnant, sur les quinze degrés qui correspondent aux quinze marches. On a appelé cela la joie du puisage.

LA QUESTION

Que puise-t-on exactement, si ce n'est pas l'eau — et pourquoi cette joie fut-elle le sommet de toutes les joies ?

LA RÉPONSE

Le nissoukh hamayim, le versement de l'eau sur l'autel à Souccot, et la Simhat beth hachoeva, la joie du puisage ; les quinze degrés des Chir hamaalot correspondant aux quinze marches.

L'eau ne figure pas dans le répertoire de la création : on ne sait pas quand l'eau a été créée. D'emblée, nous sommes déjà dans un monde où l'eau existe, puisque l'esprit divin plane au-dessus des eaux. Ces eaux essentielles à toute vie ont une existence concomitante, simultanée, avec la manifestation de l'esprit divin. Et l'on a séparé les eaux inférieures, laissées pour le besoin de l'homme ici-bas, des eaux supérieures que l'on appelle chamayim.

De sorte que ce que l'on puise, ce n'est pas l'eau : c'est l'esprit divin au travers de cette eau, et c'est cela que l'on verse sur l'autel, comme pour le consacrer. C'est le retour à l'eau génératrice de toute la création, parce qu'elle est à la fois purificatrice, germinatrice et nourricière. Rien ne peut se faire sans cela.

Cette joie, nous essayons aujourd'hui de la reproduire tout au long de la fête, par des danses dans les synagogues et dans les salles, mais toujours en rondes, en cette figure géométrique idéale où s'inscrit non seulement le peuple juif mais l'humanité entière, dont nous sommes les représentants. Nous nous donnons les mains pour danser, et danser c'est lever le pied : le pied qui se contente de gratter le sol, de rester enfoncé dans sa matière, dans ses chaussures, fait là un effort de lévitation.

CONCLUSION DU RAV

Nous ne dansons pas parce que la récolte est bonne : nous dansons parce que le pied a consenti à quitter le sol.

LEÇON POUR LA TABLE

Danser, c'est lever le pied — accepter, une fois, de ne plus être planté dans sa matière. Qu'est-ce qui, chez chacun de nous, refuse de décoller du sol : une habitude, un calcul, une prudence ? Qu'est-ce que nous puisons vraiment, quand nous croyons puiser de l'eau ?

Pourquoi « la cabane de David » et non « la maison de David » ?



PRÉSENTATION

Nous prions pour que soit relevée la soucca de David tombée. Non pas l'empire de David, ni son vaste royaume : sa cabane. Et chaque soir, nous demandons à D' d'étendre sur nous sa soukkat chalom, sa cabane de paix.

LA QUESTION

Pourquoi nos prières demandent-elles qu'on relève une cabane plutôt qu'on reconstruise une maison ?

LA RÉPONSE

« Harahaman, hou yakim lanou et soukkat David hanofélet » ; « Haporess soukkat chalom aleinou » dans la prière du soir.

Quand une maison tombe en ruine, il faut la bâtir à nouveau — et bâtir à nouveau, ce n'est jamais la même chose : on change les plans, on change l'infrastructure. Mais une cabane qui tombe, on la remonte : il s'agit simplement d'une pièce défectueuse qu'on va refaire, et c'est toujours la même cabane. Voilà pourquoi la cabane de paix est une protection qui reste toujours identique à elle-même. Extérieurement, elle a l'air tragique ; intérieurement, elle est très solide.

Et ce que fut David, ce n'est pas un empire : c'est un esprit, une maison qui n'est pas un abri carcéral pour l'homme, mais une maison ouverte — ouverte à la nature, ouverte aux hommes, ouverte à toutes les tendances, capable d'associer tous les ingrédients en un seul service. C'est ce que nous faisons avec les quatre espèces : l'étróg, qui a du goût et du parfum, image de l'être accompli ; le loulav, qui s'affirme par sa verticalité ; le hadass, qui n'a que son parfum ; et la arava, qui n'a ni parfum ni saveur, et qui pourtant est là et a son mot à dire — au point qu'à Hochana Rabba nous ne prenons plus qu'elle. Hier ces branches ne valaient rien, après la fête elles ne vaudront plus rien : pendant la fête, elles ont valeur de service de D' et de l'homme. Et l'étróg, qui aurait une tendance à l'indépendance, à vivre séparément, est là lui aussi pour diffuser son parfum et le partager avec les autres.

Cette paix-là n'est pas n'importe laquelle. On relève qu'Essav a la même valeur numérique que chalom, la paix. Lorsque Essav se présente devant Yaakov, il propose précisément la paix : marchons ensemble. C'est ce que les nations nous proposent — ne vous en faites pas, nous allons vous couvrir, nous allons assurer votre protection. C'est là le danger le plus fort, parce que c'est une illusion, et Yaakov répond : nous ne pouvons pas aller ensemble, la paix telle que tu la conçois n'est pas la mienne. Aussi l'homme porteur de cette paix-là fut-il Aharon, qui cherchait à négocier la paix au sein du peuple, et c'est par son mérite que nous avons été entourés des nuées de gloire. La soucca a pour emblème Aharon.

CONCLUSION DU RAV

Une maison qu'on reconstruit change de plan ; une cabane qu'on relève reste la même — c'est pour cela qu'on prie pour une cabane.

LEÇON POUR LA TABLE

On nous propose souvent une paix qui nous couvre en échange de ce que nous sommes. Où, cette année, avons-nous accepté une paix commode plutôt qu'une paix vraie — dans la famille, au travail, avec nous-mêmes ? Et qui, à cette table, a le courage d'Aharon : aller négocier une réconciliation que personne d'autre ne veut tenter ?

« Les cabanes, ce n'est plus rien »



PRÉSENTATION

Au sortir de Kippour, on ne se repose pas : on prend des planches et l'on bâtit une construction qui ne vaut rien, des parois qui tiennent mal et un toit qui laisse passer le ciel. Puis on quitte la maison pour y vivre huit jours.

LA QUESTION

Pourquoi la première chose demandée après le jour le plus haut de l'année est-elle de sortir de chez soi pour habiter quelque chose qui ne vaut rien ?

LA RÉPONSE

Parce que l'on sort de son cocon. On sort de sa maison, on sort de ses conditionnements, on sort de sa boîte, on sort de ses convictions — et on les étale au grand jour, on les met en pratique. On ouvre sa porte, on ouvre sa maison. Et l'on se retrouve tous placés sous la même ombre, à l'abri de D', où l'on ne peut faire rejet de personne.

Car il ne faut pas rester dans le monde de la théorie ; il faut une application au quotidien. À la sortie de Kippour, il s'agit de vérifier si nous avons pris la bonne mesure, ou si nous nous sommes considérés comme des tsaddikim gmourim, des justes achevés qui n'auraient plus rien à reprendre. Il ne suffit pas non plus de demander pardon en général : quand on a commis une faute envers son prochain, il faut lui signifier par quoi on l'a commise, faire l'étalage de ses propres torts. C'est cela, retrouver son engagement vis-à-vis du prochain.

Et la preuve se donne dans le dénuement. Ces quatre espèces que nous prenons en main, hier elles ne valaient absolument rien ; après la fête elles ne vaudront plus rien. Mais pendant la fête, elles ont valeur de service de D' et de l'homme. La cabane est de la même étoffe : ce qui ne vaut rien devient, huit jours durant, le lieu où l'on prouve ce qu'on a promis.

CONCLUSION DU RAV

Ce qui vaut, à Souccot, n'est jamais ce qui coûte cher.

LEÇON POUR LA TABLE

Sortir de sa boîte est vite dit. Que chacun nomme une conviction qu'il n'a jamais eu à défendre hors de chez lui, parce qu'à sa table personne ne le contredit. Et cette autre question : à qui avons-nous demandé pardon sans jamais dire de quoi ?

Pourquoi Sarah s'appelait-elle aussi Yisca ?



PRÉSENTATION

Le mot soucca vient d'une racine qui dit la couverture, celle du sekhakh que l'on jette sur la cabane. Mais la même racine dit tout autre chose : voir, voir au-delà. Sarah portait un second nom, Yisca.

LA QUESTION

Qu'est-ce qu'une cabane a à voir avec la vision — et que voit exactement celui qui a accepté de couvrir son prochain ?

LA RÉPONSE

Sarah appelée Yisca, parce qu'elle voyait au-delà des choses ; le mot soucca, de la racine qui dit la couverture.

Cette couverture, nous la voulons pour nous et nous voulons la partager avec tout le monde : nous sommes responsables, nous constituons une couverture l'un pour l'autre. Et lorsque nous sommes pénétrés de ce devoir de nous couvrir mutuellement, alors nous accédons à une vision — une vision prophétique. C'est le sens du second nom de Sarah : elle pouvait voir au-delà des choses, l'autre versant, le sacré de toute approche et de tout mouvement de vie.

Car le risque est de sombrer dans les soucis quotidiens, dans les problèmes, et de les ruminer chaque jour avec leur lot de déceptions et d'inconvénients. Alors nous perdons l'au-delà de toute chose, nous n'avons plus qu'une vision très limitée, et nous avons cédé à la défaite et au désespoir. La cabane, elle, ouvre le regard : elle est ouverte à la nature, ouverte aux hommes, ouverte à toutes les tendances.

Or tenir le loulav le jour de la fête, c'est dire exactement le contraire du désespoir : nous avons gagné. Non que nous ayons une vie idéale, sans faute — ce n'est pas possible. Mais nous avons surmonté les écueils, et nous relevons la tête.

CONCLUSION DU RAV

Celui qui ne couvre personne finit par ne plus rien voir que ses propres soucis.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous ruminons chaque soir les mêmes contrariétés, et notre horizon rétrécit d'autant. Que chacun dise le souci qui, cette année, lui a mangé le plus de regard. Et qui, autour de nous, aurions-nous vraiment vu si nous avions accepté de le couvrir ?